



**HAL**  
open science

# Beginnen / commencer, anfangen / se mettre à : de faux jumeaux ?

Sylvain Farge

## ► To cite this version:

Sylvain Farge. Beginnen / commencer, anfangen / se mettre à : de faux jumeaux ?. Journée d'étude " Commencer ", organisée par le LYLIA, May 2013, Lyon, France. hal-01944652

**HAL Id: hal-01944652**

**<https://hal.univ-lyon2.fr/hal-01944652>**

Submitted on 19 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Commencer/Beginnen, Anfangen/débuter, se mettre à... : des faux jumeaux ?

Le problème essentiel du linguiste qui veut en savoir plus sur le sémantisme des verbes de commencement est la conception traditionnelle de *commencer*, qui repose sur une lecture référentielle du monde. Le verbe a intéressé, dans différentes langues, les chercheurs qui espéraient trouver dans l'analyse de ces verbes des informations sur la saisie de l'aspect : la démarche est inductive et il peut être dangereux de partir de l'idée que l'on a de son objet pour découvrir un sémantisme que l'on présupposait d'emblée. C'est du moins l'écueil qui se fait jour à la lecture des analyses que donne G. Kleiber (1999) des approches de R. W. Langacker et D. Godard et J. Jayez (versions elliptiques forte et faible, respectivement) ou encore de J. Pustejovsky (coercion de type) dans leur tentative d'expliquer les formes SN1 + commencer + SN2 : Ce faisant, les auteurs partent du principe que le verbe *commencer* conditionne un événement comme objet, ce qui rend un substantif moins logique selon eux qu'un GINF. J. François (2007) reprend l'analyse de J. Pustejovsky pour montrer qu'elle ne s'applique pas nécessairement à *commencer par/finir par* : l'auteur privilégie une approche par micro-événements et micro-actions et propose de considérer deux types de lecture des syntagmes étudiés, une lecture méréologique et une lecture dialectique. Si cette approche est certes éclairante, elle se concentre sur une certaine appréhension de *commencer*, partant du principe de la primauté de l'objet-événement, *commencer* étant étudié en sa qualité de verbe aspectuel. B. Peeters, s'inscrivant dans la lignée de la linguistique de la métalangue sémantique naturelle de A. Wierzbicka, apporte certes une lecture différente, mais on ne voit pas nécessairement bien la pertinence cognitive des schémas proposés, aussi éclairants soient-ils également : l'auteur, en effet, est parti des constructions syntaxiques à l'exclusion des autres aspects linguistiques du verbe étudié (ou de son contexte paradigmatique). Dans tous ces cas, selon nous, le syntaxique précède le sémantique et tend à l'expliquer.

L'approche de G. Kleiber ouvre des perspectives intéressantes et propose une piste intéressante de métonymie intégrée qui permet de prendre appui sur le caractère flexible de la saisie du référent de l'objet du verbe *commencer* et d'économiser ainsi des démarches théoriques coûteuses et parfois surpuissantes, parfois insuffisantes pour expliquer les constructions du verbe. Toutefois, dans son étude, il analyse *commencer* selon des sèmes qui répondent en fait à une démarche d'analyse et d'élimination fondée sur une lecture critique de J. Pustejovsky ou R. Langacker. On reste malheureusement dans la description des aspects concrets de la situation à laquelle fait référence le verbe et le problème qui sert de point de départ à l'étude est la contraction de groupes comme *commencer à lire/écrire un livre en commencer un livre* : aussi fructueuse et profonde soit l'étude de ce phénomène, elle occulte des aspects essentiels de la structure du verbe *commencer*, que l'on peut explorer de différentes manières, sans partir explicitement d'une ou plusieurs structures posant censément problème : nous proposons, dans cette contribution, d'analyser, aussi bien en allemand qu'en français, le sémantisme de nos verbes en prenant une base de comparaison et d'étude plus large, combinant tant les analyses syntaxiques que morphologiques et lexicologiques. Notre approche ne présuppose pas une analyse d'emblée référentialiste, sans pour autant négliger la dimension référentielle, mais une confrontation de groupes de verbes exprimant un début d'action et leurs dérivés nominaux ou adjectivaux, par exemple, sans préjuger de la conception de la dimension temporelle, dont rien ne nous assure au reste qu'elle soit réellement prépondérante. En ce sens, nous rejoignons la prise de position exprimée par R. Camus :

« des pans entiers et, selon moi, essentiels du fonctionnement de *commencer* se trouvent escamotés : soit parce que les analyses portent exclusivement sur des emplois comparables à ceux de l'anglais *begin*, soit encore parce que les phénomènes décrits sont liés à des entourages lexicaux et syntaxiques surdéterminés » (2004 : 1).

---

<sup>1</sup> Université Lyon 2, CRTT (Centre de Recherches en Terminologie et Traduction), sylvain.farge@univ-lyon2.fr

Nous tâcherons, dans cette contribution, qui ne se veut en rien exhaustive au regard de la complexité et de la profusion de la matière traitée, d'ouvrir des pistes de réflexions qui évitent l'écueil relevé pour montrer l'intérêt d'une approche par lexème (et non seulement distributionnelle) ainsi que le caractère fécond d'une approche contrastive en sémantique lexicale.

## 1 Préliminaire : des verbes réversibles en allemand comme en français

En allemand comme en français, les verbes étudiés acceptent comme sujet un groupe renvoyant aussi bien à un agent animé vu comme commençant une action, qu'à un agent inanimé ou une situation dont on voit le commencement : *es beginnt zu regnen/il commence à pleuvoir*, de même que *er fängt an zu arbeiten/il se met à travailler*, ou encore *das Buch beginnt mit einer Beschreibung/le livre commence par une description*. Il y a bien sûr certaines restrictions liées au sémantisme particulier de chaque verbe : *livre* ne peut par exemple pas être sujet de *se mettre à*, qui suppose un commencement brutal ou inattendu (B. Peeters citant E. Coseriu 1993 : 39). Nous nous pencherons sur les différences spécifiques au sémantisme de chaque verbe mais nous notons dans un premier temps leur « indifférence » à la qualité de sujet animé ou inanimé ou encore d'événement du sujet du procès. Cela indique en effet que la distinction entre l'agent et le patient n'est pas centrale et qu'il s'agit avant tout de se concentrer sur la phase initiale dans laquelle se trouve le procès. *Se mettre à* fait exception : avec sa forme pronominale moyenne, il met la saillance sur l'activité de l'agent, quel que soit son degré d'activité, qui va de l'absence totale d'activité (« Il se met à pleuvoir ») à l'activité dénotant une véritable intervention de l'agent du procès (« Il se met à travailler »).

Toute la difficulté de l'analyse consiste donc, une fois acquis ce fait que les verbes concernés renvoient spécifiquement à la phase initiale d'un procès, indépendamment de la nature du sujet, à découvrir le sémantisme de ces derniers, c'est-à-dire la manière dont la phase initiale en question est saisie. Quelle différence entre *anfangen* et *beginnen*, tout d'abord ? Et entre *commencer* et *débuter*, accessoirement *se mettre à*, ensuite ? Et enfin, les représentations qui régissent les différences de représentations sont-elles les mêmes dans les deux langues ou ces dernières ont-elles fait des choix de construction différents ?

## 2 *Beginnen* et *anfangen*, les faux synonymes...

Dans le DUDEN, les deux verbes sont présentés comme synonymes, mais l'on peut se demander légitimement si c'est réellement le cas. Certes, les constructions dans lesquelles ils apparaissent en variantes libres ne manquent pas : « *Es beginnt zu regnen* » / « *Es fängt an zu regnen* » (« Il commence à pleuvoir »), « *Ich beginne erst mit dieser Arbeit* » et « *Ich fange erst mit der Arbeit an* » (« Je commence seulement ce travail »). Cela étant, si l'on ne s'entend pas avec une personne, on dira « *Ich kann mit diesem Menschen nichts anfangen* », et non \*« *Ich kann mit diesem Menschen nichts beginnen* ». Et le contraste est encore plus frappant quand on compare les dérivés nominaux des deux verbes : ils se différencient assez pour ne pas donner lieu aux mêmes composés ni aux mêmes dérivés. « *Aller Anfang ist schwer* » (« Tous les débuts sont difficiles »), de même que « *Am Anfang war das Wort* » (« Au commencement était le Verbe »), dira-t-on, évitant le substantif *Beginn*. Si un débutant est en anglais un *beginner*, ce sera un *Anfänger* en allemand. Ces différences incitent donc à penser que *beginnen* et *anfangen* ne sont qu'en première apparence synonymes, et nous pouvons d'emblée supposer qu'ils ont des sémantismes différents mais qui se recoupent sur une partie de leur parcours. C'est ce que nous nous attacherons ici à démontrer.

Au lieu de partir des verbes, qui sont trop proches pour que l'on puisse aisément en distinguer les traits, nous nous concentrerons tout d'abord sur une analyse des substantifs *Anfang* et *Beginn*, ainsi que de leurs dérivés adjectivaux et composés ou dérivés nominaux ou adverbiaux pour orienter notre analyse, que nous terminerons par la confrontation finale entre les deux verbes, qui nous intéresse au premier plan.

Ainsi, première différence remarquable, *der Anfang* dispose d'un pluriel sous la forme *die Anfänge* alors que *der Beginn* en est pour ainsi dire privé : formellement, la forme *die Beginne* existe mais elle reste très marginale. Il apparaît donc que le commencement exprimé par *der Anfang* est plus facilement multipliable, n'est pas vu dans une unicité, ce qui sera plus le cas de celui qu'exprime

*Beginn*. Le phrasème «*Aller Anfang ist schwer*», qui présente un commencement générique, réalisable sous différentes formes, va bien dans ce sens, et l'on peut d'emblée supposer que l'absence de pluriel explique la rareté de l'expression «*Aller Beginn ist schwer*». De la même manière, il est intéressant de comparer *beginnend mit* avec *anfänglich* : dans le premier cas, le commencement est nécessairement mis en relation avec le procès spécifique auquel il s'applique, exprimé par le régime de la préposition *mit*. *Anfänglich*, comme adverbe, ne se complémente pas, il renvoie à un début générique, le commencement pris en tant que tel, indépendamment du procès auquel il s'applique. Ce qui correspond effectivement à l'existence du pluriel (puisque l'on peut multiplier les instanciations de procès auxquels s'applique *der Anfang* alors que celui exprimé par *der Beginn* apparaît en contexte toujours unique). On ne s'étonnera pas, à la lumière de ces premières données, que le débutant soit désigné par *der Anfänger* : celui-ci est vu comme personne qui commence une activité, quelle qu'elle soit. Tout aussi logique est le paradigme des composés de *der Anfang* : *der Anfangsbuchstabe*, *l'initiale*, *das Anfangsgehalt*, *le salaire de départ*, *die Anfangsgeschwindigkeit*, *la vitesse initiale*... Dans tous ces cas-là, *Anfang* renvoie à une entité ou une grandeur au début d'un objet ou d'un processus, avec un caractère générique : dans tout mot, il y a une initiale, tout mouvement défini par une vitesse et une accélération a une vitesse initiale... là, *Beginn* n'est pas présent. En revanche, on trouvera aussi aisément *der Semesterbeginn* que *der Semesteranfang*, par exemple : en position de déterminés, *Beginn* et *Anfang* sont en variante libre. Cela n'est guère étonnant si l'on considère que *Beginn* s'applique à un événement particulier et *Anfang* à un commencement générique : à partir du moment où l'un comme l'autre apparaît comme déterminé, il s'applique à un déterminant qui, lui, renvoie à un événement que l'on peut aussi bien considérer comme connu, spécifique (un semestre bien défini) que comme générique (un semestre comme unité de durée, sans précision). La distribution des deux substantifs confirme donc bien l'information que nous avons déjà dégagée : *der Beginn* renvoie à un événement concret, défini, alors que *der Anfang* peut renvoyer à un événement plus générique, identifié comme phase initiale indépendamment du procès visé.

Une autre différence apparaît dans la construction des participes II (participes passés) de *anfangen* et *beginnen*, employés comme adjectifs. On comparera ainsi «*Der Widerstand gegen Stuttgart 21 wachse trotz begonnenem Abriss des Nordflügels an dem Bahnhofgebäude noch<sup>2</sup>*» («*La résistance au projet Stuttgart 21, précise-t-on, s'amplifie bien que l'on ait commencé à détruire l'aile Nord du bâtiment de la gare*») ou bien «*nach bereits begonnenem Ruhestand*» («*après son départ à la retraite*») avec «*Er betonte, dass ein großer Teil der angefangenen Projekte [...] fortgeführt werden müsse<sup>3</sup>*» («*Il a insisté sur la nécessité de poursuivre une grosse partie des projets déjà entamés*») ou bien «*pro angefangenem Monat/Meter...*» («*pour tout mois/mètre entamé*»). L'adjectif *angefangen* est le seul à pouvoir être utilisé pour qualifier une unité de mesure et l'on ne pourra pas dire *pro begonnener Stunde* pour *pro angefangener Stunde* (*par heure entamée*), par exemple. A l'inverse, on pourrait dire «*nach angefangenem Abriss des Nordflügels*» ou «*nach bereits angefangenem Ruhestand*» mais dans ce contexte, c'est tout de même l'adjectif *begonnen* qui apparaît majoritairement dans les exemples de corpus : une fois, on observe que *beginnen*, ici au participe II, s'applique à un événement précis, dont il marque le début. On précise que la retraite est commencée et que la destruction de l'aile Nord de la gare de Stuttgart a été entamée. Avec *anfangen*, à l'inverse, on se trouve en présence d'événements génériques, de tranches de temps qui se définissent par leur étendue et non pas par une occurrence particulière<sup>4</sup>.

À cet égard, il est intéressant de remarquer que *beginnen* s'emploie très fréquemment (bien plus que *anfangen*, du reste), pour exprimer le début d'un événement ou d'une manifestation : «*Das Spiel*

<sup>2</sup> <http://www.spiegel.de/wirtschaft/soziales/mega-bauprojekt-bahn-chef-will-sich-mit-stuttgart-21-kritikern-treffen-a-714362.html> (Dernière consultation en ligne le 02.03.2015).

<sup>3</sup> Occurrence empruntée au corpus *Wortschatz Leipzig* : [http://wortschatz.uni-leipzig.de/index\\_js.html](http://wortschatz.uni-leipzig.de/index_js.html) (Dernière consultation en ligne le 02.03.2015).

<sup>4</sup> En outre, il apparaîtrait qu'avec *begonnen*, l'accomplissement apparaît comme assuré, alors qu'avec *angefangen*, elle ne l'est pas : dans le premier cas, ça a commencé, ça va se poursuivre ; dans le second, ça a commencé mais on ne présume pas de la poursuite. Le matériau linguistique de l'article, s'il corrobore cette idée, ne permet malheureusement pas de la confirmer... une matière à études ultérieures (L'auteur remercie Laetitia FAIVRE et Dominique DIAS pour leur éclairante suggestion).

beginnt um 14.00 » (« le match débute à 14.00 »), par exemple. Le Dictionnaire DUDEN va d'ailleurs dans ce sens dans la définition qu'il donne du verbe :

[...] „auf bestimmte Weise tun, unternehmen, anstellen ; seinen Anfang haben ; zu einer bestimmten Zeit, an einem bestimmten Ort, auf bestimmte Weise anfangen“ (« entreprendre une action d'une certaine manière ; avoir son début quelque part ; commencer à un certain moment, en un certain lieu, d'une certaine manière »).

Cette définition, que nous n'avons pas donnée en ouverture d'analyse pour ne pas biaiser le propos, confirme ce que nous avons trouvé sur la base de faits de langue : *beginnen* est spécifique alors que *anfangen* est générique. Et pourtant, l'analyse des lexies adverbiales faisant intervenir les deux substantifs semble, à première vue, indiquer le contraire : c'est sur ce point que nous poursuivrons et clarifions l'analyse pour l'allemand.

Les substantifs *Anfang* et *Beginn* apparaissent dans des lexies adverbiales formées par des groupes prépositionnels. Nous trouverons dans ce contexte *am Anfang* et, plus rarement, *zu Anfang* mais seulement *zu Beginn* et non *\*am Beginn*. Si l'on considère que la préposition *zu*, dans les groupes prépositionnels à référent temporel, renvoient à un point spécifique dans le temps, comme avec *zu Mitternacht/zu Mittag*, (à minuit/à midi), alors que la préposition *an* renvoie à la saisie d'une période de temps étendue, comme dans *am Vormittag, le matin*, ou bien *am Tag zuvor, (la veille)*, on peut en déduire que *Beginn* renvoie à un point précis dans le temps alors que *Anfang* renvoie, lui, à une phase, donc à un espace de temps, une étendue temporelle. Jusque-là, nos analyses mettant en évidence le caractère générique du commencement exprimé par *Anfang* et spécifique de celui exprimé par *Beginn* semblent confirmées. Et pourtant, il est remarquable que le substantif soit défini dans l'expression *am Anfang* (*am* représentant la contraction de la préposition *an* et du déterminant défini *dem*) alors que dans *zu Beginn* ou *zu Anfang*, l'absence de déterminant indique un caractère indéfini : de fait, ces lexies assurent l'expression d'une part de temps qui est générique. Comme *midi* ou *minuit*, qui s'expriment en allemand avec la préposition *zu*, *Anfang* ou *Beginn*, dans les lexies étudiées, renvoient à un point dans le temps qui est défini par sa position générique dans un événement qui, pour sa part, n'est pas spécifié. Tout événement temporel a par définition un début comme une fin, de la même manière que chaque jour a par définition un midi et un minuit. Il n'y a donc pas contradiction, en ce sens, à ce que *Beginn* s'emploie dans une lexie où il est indéfini, car cela n'empêche pas que, selon la règle que nous avons précédemment dégagée, il renvoie en fait à un événement précis, spécifique. Enfin, si l'on peut effectivement dire *zu Anfang*, on ne peut pas dire *\*am Beginn* : cela montre que *Anfang* peut être vu comme un point dans le temps, celui du commencement, alors que *Beginn*, lui, ne peut pas être vu comme une étendue, du moins une étendue ouverte. On peut en effet rencontrer *im Beginn*, la préposition *in* indiquant que l'on considère *Beginn* comme un espace fermé à l'intérieur duquel on peut se situer. Notons toutefois que *zu Beginn* reste bien plus fréquent.

Nous déduisons des analyses précédentes que les lexèmes [BEGINN] et [ANFANG] renvoient bien au commencement mais avec une saisie de la temporalité différente : [BEGINN] renvoie à l'origine, au commencement vu comme un point dans le temps, alors que [ANFANG] renvoie à la phase initiale d'un procès, avec, donc, une perspective dynamique, un développement. *Der Beginn* renvoie donc à un point dans le temps et ce point est spécifique à une situation donnée, il permet l'expression du procès dont le substantif exprime l'origine (saisie spécifique). À l'inverse, *der Anfang* exprime le début ou le commencement dans une perspective dynamique, et c'est le procès, le déroulement qui définit la phase, elle n'a pas besoin d'être définie par l'événement spécifique dont elle marque le début. Cette diathèse origine (point)/début (dynamique) apparaît particulièrement semblable à la diathèse locatif (point, statique)/dynamique qui régit la rection des groupes nominaux après les prépositions mixtes (qui demandent le datif quand elles expriment une localisation et l'accusatif quand elle expriment une relation marquée par *ou* une intention). On remarquera également à ce sujet le couple de substantifs *der Ursprung/die Herkunft*, exprimant l'origine. Nous émettons l'hypothèse que *der Ursprung* renvoie à l'origine dans une perspective dynamique (ce dont se dégage un mouvement) et *die Herkunft* dans une perspective statique (le lieu où une évolution prend son départ).

Une étude complémentaire permettrait de voir mais également d'évaluer dans quelle mesure l'allemand, dans le domaine présentement considéré comme dans d'autres, a recours à une vision commune de l'espace et du temps. Il ne fait pas seulement, en effet, la différence entre le locatif et le

directif. Il exprime également un début brutal dans un procès, un commencement abrupt, par le préverbe *los*, que l'on retrouve également pour exprimer, dans l'espace, un détachement, une séparation brusque. Que l'on compare ainsi *losgehen*, *aller*, *partir*, ou *lostreten*, *déclencher (d'un coup de pied, par exemple une avalanche)*, avec *loslachen*, *éclater de rire*, *partir d'un éclat de rire*, ou bien *losschimpfen*, *se mettre brutalement à jurer...* Le préverbe *an-* exprime également aussi bien un commencement qu'un contact : *anrühren*, *toucher*, *angehen*, *aborder (un sujet)*, mais également *anschreien*, *crier sur quelqu'un*, avec *etw. anessen*, *commencer à manger qch* ou *anbeißen*, *commencer à manger qch (en mordant dedans)*.

Ces points seraient à approfondir et le cadre limité de cet article ne permet pas d'aller au-delà de l'hypothèse, mais nous n'en suggérons pas moins que l'expression du commencement (ou de l'origine), en allemand, repose sur des représentations plus fondamentales que ces seules notions, autour des représentations de statisme et de dynamisme.

### 3 Commencer/Débuter/Se mettre à en français

Autant en allemand, *beginnen* et *anfangen* apparaissent très régulièrement en variantes libres, autant, en français, les trois verbes sélectionnés ici ont des emplois très distincts : ce qui commence ne débute pas nécessairement, et *se mettre à faire quelque chose* signifie effectivement *commencer à faire quelque chose* mais pas seulement. C'est à reconnaître la différence entre ces différents verbes en vue de dégager les représentations sous-jacentes à leur différenciation que nous nous attacherons ici.

La première différence remarquable tient au fait que *se mettre à* et *commencer* peuvent se construire avec une proposition infinitive, ce qui n'est pas le cas de *débuter*, qui demande nécessairement, quand il existe, un groupe nominal en complément d'objet. Par exemple, on peut *commencer à apprendre le piano*, *se mettre à apprendre le piano* (ou *se mettre au piano*), *débuter au piano* mais non *\*débuter à apprendre le piano*. Quand on débute le piano<sup>5</sup>, ou bien au piano, puisque les deux constructions sont admises, par exemple, on part d'un stade auquel on n'a aucune connaissance de l'objet que l'on appréhende. Ce qui est important, ici, comme l'action n'est pas exprimée dans son déroulement, ainsi que l'indique l'impossibilité de la construction infinitive, c'est avant tout l'objet appréhendé, avec lequel on va se familiariser ou bien le domaine dans lequel on pénètre : dans le premier cas, on a recours à la construction transitive, *débuter le piano*, par exemple. Dans le second cas, on a recours au groupe prépositionnel, qui exprime un domaine (pas nécessairement physique, éventuellement notionnel) : *débuter au piano*. Dans cette construction, du reste, *débuter* est en variante libre avec *commencer*, et il n'est guère évident, juste sur la base de ces constructions, de saisir la différence entre *débuter* et *commencer*.

Avant, néanmoins, de poursuivre sur la comparaison entre *commencer* et *débuter*, nous nous attarderons sur le fait que *se mettre à* et *commencer* n'admettent pas toujours les mêmes propositions infinitives. Ainsi, on peut aisément commencer à perdre patience, à perdre la mémoire, à s'énerver. Si l'on peut dire, quoi que plus rarement, *se mettre à s'énerver*, on ne dira pas *??se mettre à perdre patience*, *à perdre la mémoire*. On peut toutefois dire qu'il commence à pleuvoir ou qu'il se met à pleuvoir. Et s'il on peut se mettre à travailler comme l'on peut commencer à travailler, cela ne veut pas dire la même chose : si je me mets à travailler, je ne travaillais pas auparavant, et je change de comportement : d'un coup, je travaille. Si je commence à travailler, je ne fais pas mention de ce que je faisais avant, je vois seulement l'activité de travailler et j'exprime que je suis en phase initiale de cette activité. *Se mettre à* exprime ici une rupture sèche, brutale, alors que *commencer* exprime plutôt un processus qui se déroule dans le temps : on ne perd pas la mémoire d'un coup alors que la pluie peut commencer à tomber sans préavis. Si une personne se met au travail, le changement de comportement peut être assez abrupt. En revanche, si l'on perd la mémoire ou la patience, le fait n'est pas aussi brutal, il y a une gradation : on fait donc la différence, avec *se mettre à* et *commencer*, entre une rupture et une évolution. On peut d'ailleurs, pour approfondir ce point, se rapporter à la construction *se mettre à* + GN : on se met au lit, on se met au whisky... *Se mettre à* exprime le fait de se déplacer

---

<sup>5</sup> Nous noterons ici que des dictionnaires de référence, comme le Petit Robert, dans sa dernière édition, ou le TLFi, ne reconnaissent pas ou seulement comme rare la construction transitive de *débuter*, qui est pourtant facilement attestable. Nous y revenons dans la suite de cette analyse.

pour occuper une nouvelle position, que cette position prenne la forme d'une localisation à proprement parler ou d'un comportement. *Se mettre au travail*, c'est ainsi passer de l'état d'oisiveté à celui de labeur. Il y a donc une cohérence des constructions de la locution verbale *se mettre à*, dont nous proposons de considérer qu'elle exprime un changement de phase, donc un événement ponctuel, qui s'oppose à un événement s'inscrivant dans la durée et exprimé, entre autres, par *commencer*.

Mais revenons-en aux différences entre les deux verbes *commencer* et *débuter*. Tout d'abord, il faut remarquer l'absence du verbe ?? *redébuter* alors qu'il est possible de recommencer une chose ou de se remettre à en faire une autre. Du moins, un rapide tour sur internet montre un nombre non négligeable de *re-débuter* ou *(re)débuter*, avec ces graphies : cela montre bien que les rédacteurs qui emploient cette forme prennent avec elle quelque distance, s'agissant d'exprimer le fait de débiter une nouvelle fois alors que, de fait, ce ne devrait pas être possible... autrement, le verbe ?? *redébuter* existerait de plein droit ! En revanche, on peut, après une phase importante d'interruption et d'oubli, recommencer le piano, l'allemand ou tout autre apprentissage... mais on ne débute qu'une fois. De même, on peut dire d'un film qu'il débute par une scène de meurtre, par exemple, ou juste qu'il débute, pour exprimer qu'il commence. Imaginons maintenant que le film soit interrompu par une séquence de publicité ou un problème technique. Quand il reprend, on peut dire qu'il recommence, mais il a débiter avant et ne peut plus débiter ni redébuter... le film ne débute qu'une fois. Qu'est-ce à dire ? Quand le film recommence, il a déjà commencé... mais il s'est arrêté ou a été interrompu et la diffusion a repris. Quand on dit qu'il recommence, on exprime qu'il se poursuit, mais que l'on est au début de la phase de poursuite après interruption. *Commencer*, donc, exprime un déroulement dans une phase initiale sans présupposer de la position de ce déroulement dans un processus plus large. *Commencer* renvoie à un déroulement dont on précise qu'il est borné à gauche... *Débiter*, en revanche, exprime une phase initiale mais également unique dans une évolution orientée, linéaire, sans retour. On comprend donc aisément qu'une personne qui commence un apprentissage et s'engage donc dans un processus de transformation irréversible, puisque l'oubli n'est jamais complet, soit qualifiée de débutante et qu'une personne qui recommence un apprentissage après un long arrêt et, probablement, un oubli conséquent, soit, elle, une fausse-débutante.

De plus, si, en allemand, *beginnen* et *anfangen* sont le plus souvent interchangeables, les cas de disjonction entre *commencer* et *débiter* sont bien plus fréquents. Ainsi, si j'entame une baguette, par exemple, je peux dire que « je commence le pain », mais en aucun cas que \*« je débute le pain ». De même, pour reprendre l'exemple de G. Kleiber, on peut dire que « l'orchestre commence la symphonie ». Identiquement, en ce cas, on ne peut employer *débiter*. Nous pourrions multiplier les exemples mais contentons-nous, dans l'immédiat, d'ajouter « commencer le crépi », dans le sens de « commencer à crépir un mur ». En revanche, si l'on veut exprimer le fait que l'on apprend à faire du crépi, on pourra effectivement dire : « Je débute le crépi », de même que « Je débute la calligraphie chinoise/le piano... ». *Débiter* s'emploiera couramment, voire préférentiellement, dans des expressions comme : *débiter sa carrière*, *débiter sa grossesse* ou encore *débiter le piano*. Il apparaît alors que *débiter* s'emploie quand l'on considère que l'action crée son objet : la carrière, la grossesse, la lecture, par exemple, n'existent pas indépendamment de leur effectuation. Alors que le crépi, le pain ou la symphonie existent de fait ou il en existe des exemplaires par ailleurs (le crépi que l'on s'apprête à faire n'existe bien sûr pas encore mais il y a de nombreux exemples de murs crépis). Bien entendu, l'interprétation de la symphonie est unique, mais on peut entendre d'autres interprétations, qui proposent la même symphonie sur des disques, par d'autres orchestres... Nous déduisons ainsi de cette sélection d'objets que *débiter* renvoie à une évolution, au déroulement d'un objet qui ne préexiste pas à son déroulement. C'est la différence entre « le film commence » (générique, on parle d'une certaine copie du film, passée dans un certain contexte, mais l'objet lui-même existe dans son ensemble, il y a d'autres exemplaires du même film) et « le film débute » (on voit la réalisation dont on parle comme objet unique, on parle du film dans un contexte précis, *hic et nunc*, et il est en ce sens véritablement unique). On pourrait aussi reproduire cette analyse pour expliquer la nuance entre *commencer sa carrière sur les planches* et *débiter sa carrière sur les planches*, par exemple.

Nous noterons toutefois que les emplois transitifs de *débiter* sont quasiment totalement absents des dictionnaires malgré un usage extrêmement courant à l'oral comme à l'écrit : le *Petit Robert* ne fait aucune mention de ces usages, et pour le *Trésor de la Langue Française Informatisé*, cet emploi est

rare... D'après les dictionnaires consultés, on débute *dans la carrière* et non *la carrière*. Pourtant, on ne peut nier le caractère actuellement très courant de *débiter sa carrière*. De même, si, sur Frantext, aucun texte postérieur à 2000 ne présente d'emploi transitif de *débiter*, nous trouvons, dans des communiqués de presse ou des textes de journaux, qui sont plus proches d'une langue orale et standard, des phrases comme « La commission d'enquête débute ses travaux/ses auditions », « Elle débute sa carrière dans la publicité », « Elle débute son petit numéro » (occurrences relevées sur Factiva le 21 mai 2013, textes de moins de 6 mois). De toute évidence, il y a une évolution du sémantisme du verbe *débiter* en langue contemporaine. Nous en déduisons une affinité de *débiter* pour la saillance sur le sujet et pour son évolution : le sémantisme que nous sommes en train de découvrir ne contredit d'ailleurs pas cette saillance d'un état antérieur du sémantisme du verbe : dans la mesure où les emplois transitifs de *débiter* renvoient au fait qu'un sujet fait exister son objet par son action et que cet objet n'existe que pour autant qu'il y a effecton par le sujet, la saillance est mise sur l'activité du sujet. Nous poserons donc l'hypothèse qu'il y a, d'un point de vue diachronique, ouverture du sémantisme de *débiter* dans le sens d'un déplacement de la saillance du sujet vers la relation entre le sujet et l'objet avec prépondérance du sujet, qui garde le contrôle de la situation exprimée.

Enfin, nous terminerons cette analyse des disjonctions entre *commencer* et *débiter* par la locution verbale : *à commencer par*. Parallèlement, la locution *\*à débiter par* n'existe pas, bien que l'on puisse rencontrer aussi bien *commencer par* que *débiter par*, par exemple, « il a débuté/commencé sa carrière par des apparitions au théâtre ». Comme nous l'avons vu, toutefois, *débiter* et *commencer* expriment le fait d'entrer dans la phase initiale d'un procès, que l'on fasse exister son objet par le procès ou bien qu'on transforme un objet existant : les constructions *commencer par* et *débiter par* renvoient donc simplement à la nature de la phase initiale. En revanche, avec *à commencer par*, la saisie est un peu différente. Nous pouvons par exemple considérer les occurrences de corpus suivantes (Corpus : Wortschatz Leipzig, 21 mai 2013) :

- (1) Plus « tendance », les cafés de Wanchai, à **commencer** par le Big Apple Pub, donnent à entendre les meilleurs D.J. de Hong Kong dans le plus pur style techno-pop (source : [hongkong.en.images.free.fr](http://hongkong.en.images.free.fr)).
- (2) « D'autres acheteurs se positionnent, à **commencer** par certaines banques centrales », ajout-elle (source : <http://www.letemps.ch/template/economie.asp?page=9&article=172052>).
- (3) Ils devraient donc amorcer avec l'Iran un dialogue sur la résolution des crises régionales, à **commencer** par le processus de paix israélo-palestinien (source : [http://www.emarrakech.info/Nous-construirons-un-pont-entre-les-Etats-Unis-et-l-Iran\\_a14365.html?voir\\_commentaire=oui](http://www.emarrakech.info/Nous-construirons-un-pont-entre-les-Etats-Unis-et-l-Iran_a14365.html?voir_commentaire=oui)).
- (4) Cet interventionnisme, la crise financière lui a redonné une actualité et une légitimité à travers le monde, à **commencer** par les Etats-Unis (source : <http://www.la-croix.com/afp.static/pages/080926162345.yym0tzo3.htm>).

Comme il ressort bien des exemples présentés ici, *à commencer par* introduit un certain exemplaire d'une liste. La situation est donc celle d'un ensemble listé d'éléments discrets. Il n'est pas question d'un procès continu par lequel un sujet crée son objet mais d'un procès faisant appel à des séquences, un classement priorisé d'éléments discrets. Comme *débiter*, ainsi que nous avons pu le montrer, suppose un objet continu et exprime la transformation de cet objet, son évolution continue, *débiter* est ici clairement impossible. À l'inverse, on ne s'étonnera pas que *commencer* soit sélectionné ici : *commencer* renvoie à une phase initiale indépendamment de la place de cette phase dans un projet plus général (possibilité de recommencer) et de la nature de l'objet (on peut commencer le pain, commencer sa carrière...).

Nous terminerons notre analyse par une courte analyse morphologique, à visée d'approfondissement et de confirmation de l'analyse qui précède. Il est remarquable, en effet, que pas plus [COMMENCER] que [DÉBUTER] ne donnent lieu à des adjectifs autres que leurs participes présents ou passés respectifs. Aucune impossibilité morphologique, *a priori*, ne rendrait impossible la formation d'adjectifs comme *\*débutal* ou *\*commercial*, par exemple. L'adjectif associé à la qualification d'un début est *initial*, qui a pour pendants, pour la qualification de la phase de terminaison d'un événement ou procès, *final* ou *terminal*, respectivement formés sur les substantifs *fin* et *terme*. Il serait nécessaire,

pour aller plus loin dans cette proposition, de procéder à une étude plus approfondie, mais nous pouvons d'emblée proposer une explication. Comme nous l'avons vu, *commencer* et *débuter* expriment tous deux des procès dynamiques bornés à gauche et non à droite, qui renvoient donc à un inachèvement. Ils opèrent une saisie donc ouverte, que l'on ne peut concevoir dans un intervalle clos, contrairement, *a priori*, au verbe *initier*, qui renvoie au fait d'ouvrir un procès ou un événement dans une phase vue comme close. L'adjectif correspondant, qui est le supplétif des formes inexistantes de *commencer* et *débuter*, est *initial*. *Initial* indique une position, comme l'indique le substantif *initiale*, renvoyant au début ou à la première lettre d'un mot, par exemple.

Notre analyse est complémentaire de la définition donnée par Rémi Camus (2004 : 149) du verbe *commencer*, qu'il a obtenue par des moyens différents mais dans la même optique de convoquer les diverses caractéristiques du verbe concerné et non seulement celles qui permettraient de passer au banc d'essai une théorie syntaxique préposée : « Le verbe *commencer* implique la prise en compte d'une fin, d'une totalité ou d'une plénitude indispensable à la définition, par défaut, de ce qui commence. Et réciproquement, ce qui commence se trouve irrémédiablement associé à cette totalité qu'il n'est pas. ». Ces schémas sémantiques (R. Camus parle ici de tropes) invitent à considérer, dans une perspective qui donne toute sa place à l'extralinguistique sans pour autant se dédier au référentialisme, l'importance de l'expérience vécue dans la conceptualisation du référent, comme ce que nous avons pu mettre en évidence ici pour nos verbes *beginnen*, *anfangen*, *commencer*, *débuter* et *se mettre à* : une expérience vécue construite du monde (origine et développement, statisme et dynamisme...) permet en effet d'expliquer au moins en grande partie le comportement des lexèmes étudiés, plus largement du moins que la concentration sur des structures isolées, aussi significatives soient-elles.

#### **4 Conclusion : le commencement, entre temps spatialisé et saisie d'une évolution**

Nous pouvons déduire de notre analyse que l'allemand et le français construisent la phase initiale (que l'on pourra nommer, faute de mieux, *début* ou *commencement*) de manière différente. En allemand, les deux principaux verbes sont *beginnen* et *anfangen*. *Beginnen* renvoie particulièrement à un point d'origine, que l'on localise dans l'espace ou le temps. *Anfangen*, à l'inverse, opère une saisie plus dynamique de la phase initiale. Cela nous renvoie à la différence en allemand, dans l'emploi des prépositions, au régime au datif (locatif, donc statique) ou à l'accusatif (aspect d'intention, de direction, donc dynamique) et d'autres indices, méritant une analyse approfondie, tendent à confirmer ce point et à indiquer que le commencement est vu en allemand d'une manière très tangible, sous l'angle, respectivement, de l'origine et du développement. Ces représentations évoquent une vision du temps qui coïncide avec celle de l'espace, sans pour autant dire que l'on parle d'un temps spatialisé : simplement, nous supposons que temps et espace sont conceptualisés en allemand selon des schèmes communs, le déplacement dans l'espace étant associé à un temps et le temps pouvant se figurer comme un déplacement sur une échelle chronologique.

En français, la saisie est bien différente. Le début est plutôt une phase unique, qui ne se répète pas (on ne peut pas ?? *redébuter*) et renvoie à une évolution qui permet de passer d'une « page blanche » à l'émergence d'un nouvel état : ce qui a débuté change d'état pour ne plus retourner à l'état initial. À l'inverse, le commencement est sémantiquement une phase initiale qui n'est pas nécessairement un début, qui ne signe pas forcément le début d'une évolution sans retour, mais plutôt la phase initiale d'un procès susceptible de se reproduire de manière identique : ainsi, il recommence à pleuvoir, le film recommence après la coupure publicitaire... Le commencement est ainsi une phase temporelle, le début d'une phase générique alors que le début est spécifique. En somme, les deux sont processuels mais *commencer* est plus temporel et générique, *débuter* plus spécifique ; il marque un aspect mutatif. *Se mettre à*, enfin, illustre tout particulièrement le passage brusque d'une phase à une autre : quand on dit qu'il se met à pleuvoir, on insiste sur le fait qu'un instant plus tôt, il ne pleuvait pas. Si quelqu'un se met à travailler, il ne travaillait pas avant, on comprend aisément qu'il a (enfin) quitté un état d'oisiveté répréhensible (Cf. la notion de prise de position, invoquée par B. Peeters 1973 : 42). La saillance est donc mise sur le changement de phase, qui marque une rupture dans une situation ou un comportement. De la confrontation des trois verbes, il ressort ainsi que le français saisit, dans la

représentation du commencement, l'évolution d'une situation ou d'un comportement ; la saillance est alors mise sur la rupture associée au changement de phase (*se mettre à*), les premiers instants d'un procès générique qui se met en route (*commencer*) ou encore sur l'évolution irréversible d'une phase originelle « vierge » vers un état autre (*débuter*). Le commencement (ou début) est ainsi représenté sous la forme d'une évolution, d'un changement d'état, et ce qui assure la cohérence du champ sémantique n'est plus une vision du temps commune à celle de l'espace, comme en allemand, mais la notion de mutation, de changement.

Pour conclure, l'allemand voit le commencement à travers un temps qui est exprimé dans les mêmes termes que l'espace, alors que le français est plus sensible à l'aspect mutatif. Nous observons ainsi que le commencement n'est pas un objet en soi du monde dont la saisie serait simple et univoque. Les deux langues considérées ici ont « choisi » deux manières différentes de représenter cet objet et là où l'allemand figure de manière concrète, dans une représentation visuelle du temps et de l'espace, un cheminement dans le temps, le français perçoit le commencement à travers ses effets, en observant, pour ainsi dire, l'évolution d'une situation, d'un sujet ou d'un objet. Le commencement n'est plus dépeint de manière quasi graphique, il est perçu à travers une mutation, qui est un indice de son existence : une preuve, s'il en était besoin, que le temps, moins qu'un objet physique concret et intangible est avant tout une manière de vivre le monde, une dimension, fort plastique au demeurant, de l'expérience vécue.

## 5 Références bibliographiques

- Camus, Rémi, 2004. Variante modifiée de l'article paru dans *LINX, numéro spécial 50*: « Variation sémantique et syntaxique des unités lexicales: étude de six verbes français » (sous la dir. de S. de Vogüé et R. Camus) : pp. 81-102.  
Version utilisée accessible en ligne : <http://camus.remi.free.fr/commencer.pdf> (consultée le 02.03.2015)
- François, Jacques, 2007. « commencer par/finir par : un couple mal assorti » in : François, Jacques / Brahim, Ahmed (Éds.), 2007. *Cahier du CRISCO n°23, Morphosyntaxe et sémantique du verbe, Relations actanciennes, voix, aspect et statut grammatical en français et en arabe*. Caen : Université de Caen, pp. 38-49.
- Godard, Danièle / Jayez, Jacques, 1993. « Le traitement lexical de la coercion » *Cahiers de linguistique française 14* : pp. 123-149.
- Kleiber, Georges, 1999. *Problèmes de sémantique : la polysémie en questions*, Coll. Sens et structures. Lille : Presses Universitaires du Septentrion, pp. 149-209.
- Peeters, Bert, 1993. « Commencer et se mettre à : une description axiologico-conceptuelle » *Langue Française 98* : pp. 24-47.
- Peeters, Bert, 2004. « Commencer : la suite, mais pas encore la fin » *Journal of French Language Studies*, Cambridge University Press, pp. 149-168.